

Il pleut ? j'ai mon parapluie ;  
 Il fait froid ? j'ai mon manteau.  
 Si, par hasard, je m'ennuie,  
 Je m'en vais voir couler l'eau.  
 La nature tutélaire  
 Veille sur les passereaux ;  
 Je laisse tourner la terre ;  
 Je ne lis pas les journaux,  
 C'est Bonhomme  
 Qu'on me nomme ;  
 Ma gaieté, c'est mon trésor ;  
 Et Bonhomme rit encor.

J'avais assez de richesse ;  
 Mais je fus trop obligeant.  
 Ce qui fait qu'en ma vieillesse  
 Je n'ai pas beaucoup d'argent.  
 A quoi pourrais-je prétendre ?  
 Les petits vivent de peu,  
 J'ai du vin et du pain tendre  
 Et le soleil du bon Dieu.  
 C'est Bonhomme  
 Qu'on me nomme ;  
 Ma santé, c'est mon trésor ;  
 Et Bonhomme vit encor.

Rien ne peut plus me surprendre ;  
 Là-bas j'irai sans regret ;  
 Et, quand il faudra m'y rendre,  
 J'aurai mon paquet tout prêt.  
 J'ai fait quelque bien sur terre ;  
 Bientôt je n'en ferai plus ;  
 Quand je serai sous la pierre,  
 Je veux qu'on mette dessus :  
 " C'est Bonhomme  
 " Qu'on me nomme ;  
 " Ma gaieté fut mon trésor."  
 Mais Bonhomme vit encor !

## VARIETES.

Nous empruntons à la causerie de *la France*, " signée Gustave Bourdin," une petite anecdote qui prouve combien Alexandre Dumas a toujours tenu son talent en haute estime :

" Ceci remonte à 1845 ; M. Nogent y plaidait contre M. A. Dumas, qui pour-ouït en diffamation l'auteur de la brochure intitulée : *Maison A. Dumas & Cie*. Pour défendre M. de Mirecourt, M<sup>e</sup> Nogent ne se crut pas forcé d'attaquer l'homme qui, suivant Michelet, est " une des forces de la nature," loin de l'attaquer, il rendit hommage à son incontestable talent, à son esprit merveilles ; il alla même jusqu'à lui dire dans la feu de l'improvisation :

— Je vois briller sur son front le flamme du génie.

A cette déclaration, tous les yeux, dans l'auditoire, se dirigèrent sur le front de M. Dumas pour y chercher le feu-follet dénoncé par l'avocat. Quant à M. Dumas, considérant le fait comme acquis au débat, il dit avec simplicité et candeur à M<sup>e</sup> Nogent, après l'audience, en lui tendant la main.

— Je vous remercie d'avoir été juste."

\* \* \*

J'ignore si le peintre L... croit posséder un véritable talent de paysagiste ; mais, pour le persuader aux autres, il déploie une imagination toute méridionale.

Il désirait vendre à un amateur son dernier tableau : *Soleil couchant*.

Voulant brusquer une décision favorable, il fond un matin chez l'amateur :

(Imitez ici, je vous prie, l'accent marseillais le plus prononcé.)

— Ah ! mon cher, vous me voyez encore ému ! Figurez-vous, qu'à minuit, hier, j'ouvri ma porte pour entrer chez moi, tout-à-coup je suis tombé par une vive lueur, je crois à un incendie. Que croyez-vous que c'était ?

C'était mon poli-son de *Soleil couchant* qui faisait des siennes. Je me suis déshabillé sans chandelle, en tournant le dos.

\* \* \*

Autre peintre.—A l'Exposition de Londres, le peintre belge G... obtint un si brillant succès que son gouvernement voulut lui conférer le titre de baron ; mais pour ne pas mécontenter la ville la plus commerciale et la plus importante du royaume qui protège le peintre L... , on voulut en même temps octroyer pareille faveur à ce dernier.

A la nouvelle de cette prochaine récompense ainsi partagée, G... a répondu : J'aime mieux rester le premier peintre de mon pays que d'en être le dernier baron.

\* \* \*

Encore un peintre.—Meissonnier est à tel point l'homme de l'observation et surtout du détail que, dans ses tableaux de batailles, vous peint-il un soldat mort, il a soin d'encrasser de poudre l'intérieur du canon de fusil afin de bien prouver que son bonhomme est tombé en combattant.

Il y a quelques mois, le prince Napoléon lui commande un portrait de l'empereur Napoléon Ier. Pour se mettre à l'œuvre, l'artiste exigea un costume historique que le Prince lui envoya aussitôt. Après avoir longtemps cherché quel modèle devra revêtir ce célèbre costume, l'artiste, petit et gros, séduit par sa ressemblance de conformation physique avec l'illustre défunt, endossa l'uniforme.

Il fait apporter une psyché, dans son jardin de Poissy, se campe à cheval et, posé devant la glace, commence son dessin. Les jours s'écoulent en un lent travail mais peu à peu, par je ne sais quelle influence de cet uniforme qu'il ne quitte plus, une étrange illusion s'empare de l'artiste. Il prend son tabac à pincée dans la poche de son gilet ; les mains derrière le dos, il marche d'un pas sec ; sa voix prend le ton bref du commandement. L'autre jour, son domestique lui dit :

— Monsieur, — il était tout prêt à l'appeler Sire, — quelqu'un vous demande.

— Qu'il attende.

— Où faut-il qu'il entre ?

— DANS MA GARDE ! !